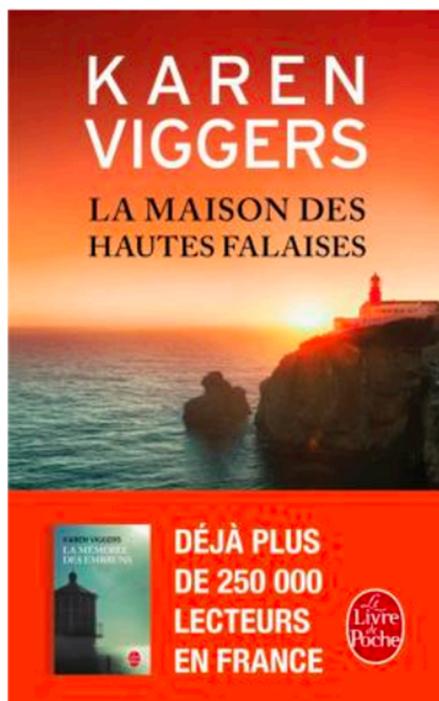


KAREN VIGGERS

Le Livre de Poche

La Maison des hautes falaises

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE) PAR AUDE CARLIER



Le Livre de Poche remercie les éditions LES ESCALES
pour la parution de cet extrait

Titre original :

THE STRANDING

© Karen Viggers, 2008.

© Éditions Les Escales, un département d'Édi8, 2016,
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-253-06939-3 – 1^{re} publication LGF

*Pour David.
Qu'il soit remercié pour son amour,
sa patience et son soutien infinis.*

Prologue

Il sortit de la maison sous la lumière étrange de la lune et marcha pieds nus jusqu'au bout de la rue. Là, les falaises escarpées dominaient la mer et, la plupart des nuits, les vagues s'écrasaient contre les parois abruptes dans un bouillonnement d'écume. Cependant, cette nuit-là, le temps était calme, les rouleaux s'échouaient avec moins de force sur les récifs et, malgré leur déferlement sans fin, tout semblait mystérieusement immobile. Le large disque lunaire illuminait les fragments de nuages filant dans le ciel.

Il y avait autre chose, là, dans la nuit. Il le sentait. Une présence. Rien d'innommable, il en était certain. Rien d'effrayant. Le regard au large sur les remous scintillants, il observa l'océan qui enflait, refluit, enflait, refluit. Sa respiration ralentit, s'approfondit. Le rythme du ressac le calma. Ce néant rythmé de la mer infinie.

Ce fut à cet instant qu'il l'entendit. Un souffle sonore. En contrebas, pas très loin. Il balaya du regard la surface de l'onde amère, aux aguets. Ce bruit devait bien venir de quelque part... L'eau

clapotait paisiblement vers les falaises. Soudain, il l'aperçut – le dos lisse d'un cétacé, étincelant, noir et argent, sous les lames qui glissaient sur lui. De nouveau, une expiration. Il vit son jet, cette fois-ci, et les fines gouttelettes éclairées par le clair de lune. Puis un autre panache, plus petit, celui d'un baleineau pataugeant tout près. Son cœur s'emballa. Il se demanda si les baleines l'avaient vu, elles aussi, si elles savaient qu'il était là, à les observer, bien vivant au milieu de la nuit, accablé par le poids de l'existence.

Longtemps, il resta ainsi, à respirer en rythme avec elles, à regarder l'océan ruisseler sur leurs dos, à écouter leurs souffles lents et sereins. Dans ce long silence mouvant, il découvrit le vide et la joie qu'il recelait. Il se perdit dans l'instant présent, loin de la douleur, jusqu'à ce qu'il soit transi et trempé de rosée.

PREMIÈRE PARTIE
Motifs et marées

Un mois après son emménagement sur le cap, à Wallace Point, Lex Henderson brûla tous ses vêtements. Jusqu'au dernier, excepté ceux qu'il portait. Et ce, délibérément. Une pulsion irrationnelle que rien n'aurait pu arrêter.

Il était arrivé avec des blessures aussi profondes qu'invisibles. Il avait fourré sa vie de Sydney dans une valise et avait roulé vers le sud, pensant laisser le chaos derrière lui, alors qu'il l'emportait avec lui, niché au plus profond de son être. Après plusieurs heures de route, l'anxiété et le doute qui l'avaient suivi depuis son départ avaient commencé à s'apaiser et sa poigne s'était affermie sur le volant. Quand, enfin, la Volvo s'était arrêtée dans un hoquet sur la pelouse de sa nouvelle maison, le fracas de la mer l'avait pénétré – il était calme.

Il avait passé ses premières semaines à Wallace Point à traîner le long de la plage le jour et à chercher l'oubli dans l'alcool la nuit. Chaque matin, il tentait d'effacer la laideur de la nuit précédente et, une fois le soir revenu, il cherchait de nouveau à rayer de sa mémoire ces quatre derniers mois qui avaient mis

sa vie sens dessus dessous. De jour, il était facile de s'immerger dans le monde sauvage et solitaire de la plage. Le vent traversait son âme en tourbillonnant, le soleil printanier réchauffait son crâne, et il marchait dans le sable avant d'aller s'asseoir sur les rochers pour regarder la marée montante effacer ses empreintes.

Les premiers temps, il n'avait vu que des choses évidentes, comme les vagues qui façonnaient la plage, les cygnes dans le lagon, l'immensité écrasante du ciel bleu. Puis, peu à peu, au fil des heures et des jours, ses sens s'étaient aiguisés et il avait repéré des phénomènes plus discrets : les stries régulières tracées dans le sable par la marée descendante, un aigle pêcheur survolant les falaises, des huîtres fuligineux picorant entre les rochers, des méliphagidés se chamaillant au-dessus de la bruyère.

Ensuite, il avait noté des motifs réguliers, comme l'heure où l'aigle apparaissait et l'endroit précis où il allait se percher dans l'arbre squelettique sur le promontoire, les horaires des marées, le dégradé de couleurs des crustacés sur les rochers, et le moment où les cygnes trompetaient juste après le crépuscule lorsqu'ils volaient bas vers le lagon. Il observait l'eau et apprenait à en déchiffrer les zébrures, restait des heures à admirer les fous australs qui pêchaient au large. Il longeait la laisse de haute mer à la recherche de coquillages et de galets, de petits crânes d'oiseau, d'os de seiche, de bois flotté, de pinces de crabe, de tiges d'algue rose. Assis sur les rochers au pied des falaises, il contemplait pendant des heures les lames qui déferlaient vers lui. Inlassablement. De marée

basse à marée haute. Le rugissement et le rythme de l'eau, dernières ancras de sa santé mentale.

Dans le placard de la buanderie, il avait trouvé une combinaison et des palmes et, par temps calme, il allait nager. Après un bref frisson lorsque l'eau froide s'immisçait dans la combi, il plongeait, body-surfait, dévalait les vagues en battant des jambes comme un fou, exultant de se sentir porté, emporté vers la plage. Les rouleaux le projetaient vers le ciel avant de le relâcher dans un chaos d'écume et de sable. Cela lui faisait du bien, ces sensations physiques, l'avance laborieuse à contre-marée puis la nage rapide pour prendre la vague.

La nuit, en revanche, ce n'était pas aussi simple.

Chaque soir, il rentrait récuré par le vent et le ciel et, à la fenêtre, il regardait le jour s'effacer du visage changeant de la mer. Sa nouvelle maison se trouvait à cinquante mètres de l'entrée de la rue, flanquée par des prairies ondoyantes et quelques squelettes de banksias tordus et raidis par les vents de la côte. C'était la dernière de la rangée et sa large façade tout en verre donnait sur les falaises et le lent roulis de l'océan. Exposée plein nord, la maison se remplissait de lumière et les fenêtres s'étiraient devant lui comme un objectif grand-angle cherchant à capter l'immensité de la mer. Du salon, la vue était dégagée, le regard partait du dôme sombre du promontoire au nord, s'arquait vers l'océan à l'est et se perdait dans l'horizon brumeux. Le projet de celui qui avait bâti cette maison, qui qu'il fût, tenait en deux mots : verre et mer.

Lex, pour sa part, avait l'impression que la bâtisse était à l'affût, qu'elle guettait quelque chose.

Après le coucher du soleil, quand les eaux argentées avaient viré au gris puis au noir uniforme, Lex passait au salon pour s'asseoir dans un fauteuil en rotin et fixait les ténèbres au-dehors en se demandant ce qu'il était venu faire là. Lorsqu'il l'avait vue pour la première fois, la maison lui avait paru suffisamment anonyme, tout en lignes droites et en simplicité. Cuisine américaine, salon ouvert, mobilier minimum : une table en bois, un canapé en rotin et quelques fauteuils tournés vers la mer. Cependant, il lui semblait parfois sentir une présence dans la maison. Quelqu'un qui prenait un vieux livre sur l'étagère et en feuilletait les pages jaunies. Qui regardait les photos de bateaux anciens et de pêcheurs aguerris accrochées aux murs. À croire que la maison ressaisait un passé qui lui était étranger.

Les bibliothèques débordaient de livres qu'il n'aurait jamais eu l'idée d'acheter. Certains étaient potentiellement utiles : des guides de la côte, des manuels de pêche, des précis d'ornithologie fripés. Les autres ne présentaient guère d'intérêt : des romans bon marché aux couvertures criardes, quelques biographies et une poignée de vieux ouvrages sur la chasse à la baleine. Chaque soir, déterminé à ne pas toucher à son stock de whisky dans le placard, Lex prenait un livre et le parcourait en tentant d'ignorer l'étau des ténèbres qui se resserrait sur les fenêtres, les picotements sur sa peau nés de son désir ardent – le désir du vide distillé par l'alcool. Mais, bientôt, sa volonté se délitait et, les mains tremblantes, dégoûté de lui-même, il se retrouvait devant le placard, sortant un verre, versant

une rasade, goûtant la brûlure âpre du whisky. Et il recommençait... à se vautrer dans le désespoir, à noyer le flux de ses pensées, à les enterrer sous une ébriété tâtonnante. Encore une nuit de perdue.

Il suivait ce rituel depuis plusieurs semaines – et il avait déjà descendu trois ou quatre whiskys ce soir-là – lorsque le téléphone sonna. Sa mère, sans aucun doute. Personne d'autre n'avait son numéro.

— Maman, dit-il en coinçant le combiné sur son épaule pour se resservir en prenant garde de ne pas faire tinter la bouteille contre le verre.

— Comment vas-tu, mon chéri ? Je voulais prendre de tes nouvelles, pour savoir comment se déroulent tes vacances.

— Ce ne sont pas des vacances, maman.

Elle n'aimait guère l'idée qu'il ait déménagé si loin, il le savait.

— Soyons réalistes, chéri, reprit-elle de sa voix mielleuse. Tu as juste besoin de faire un break. Après de telles épreuves, c'est bien normal. Ensuite, dès que tu seras frais et dispo, tu rentreras pour tout arranger.

— Oui, maman.

Pourtant, après tout ce qui s'était passé, il n'avait plus nulle part où « rentrer ».

— Je sais que tu as vécu une période terrible, continua-t-elle. Jilly s'est montrée odieuse et l'enterrement a été abominable...

Lex s'approcha de la fenêtre, le verre serré fermement dans la main. Il ne voulait pas repenser à l'enterrement, ni à Jilly.

— Ça va, maman. Je commence à prendre mes marques, ici.

— Lex, tu es dans un trou perdu. Il n'y a absolument rien d'intéressant pour toi, là-bas. Et si tu suivais mon conseil ? Repose-toi encore quelques semaines, et puis je viendrai te voir. Nous pourrons en discuter tous les deux.

Lex termina son whisky cul sec et vida dans son verre le fond de la bouteille. Sa dernière.

— Tu t'es mis à boire, c'est ça ?

Il ne répondit pas.

— Je le savais. Chéri, tu as besoin d'aide. Cela n'a rien de honteux. Nous avons tous besoin d'aide un jour ou l'autre. Et si tu mettais cette maison en location et que tu revenais ici, là où est ta place ?

Pour Lex, il n'était plus à sa place nulle part.

— Jilly est bouleversée, dit-elle.

— Elle m'a jeté dehors.

— Je suis sûre qu'elle le regrette. Nous faisons tous des bêtises, parfois.

De nouveau, il ne dit rien.

— Tu n'as pas été très patient, n'est-ce pas ?

Quatre mois d'enfer.

— Il faut du temps pour arranger ce genre de chose, insista sa mère. Vous avez été traumatisés, tous les deux. Tu devrais peut-être revenir, réessayer. Persévérer un peu plus. Jilly est effondrée. Préviens-moi juste de la date de ton retour. Nous te trouverons un appartement, à moins que tu restes chez nous le temps que Jilly et toi recolliez les morceaux.

Il eut soudain la nausée et se rendit compte qu'il transpirait.

— ... je sais ce qui s'est passé juste après la mort d'Isabel, disait sa mère. Je sais ce que Jilly a fait... sa mère me l'a raconté.

— Maman, je ne veux pas en parler.

— Je comprends que ça ait été terrible pour toi. Tu me manques, chéri. Je viendrai te voir dans une ou deux semaines. Nous sommes bien occupés, ici, comme tu le sais.

— Très bien, appelle-moi avant ton arrivée.

Il raccrocha. Il s'adossa un instant au comptoir de la cuisine, épuisé. Soudain, l'angoisse fondit sur lui tel un rapace noir refermant ses griffes sur sa poitrine. Les jambes en coton, Lex s'agrippa au meuble et s'efforça de respirer. Après avoir descendu son whisky d'une goulée saccadée, il ouvrit brutalement un tiroir à la recherche d'un tire-bouchon. Faute de whisky, il serait bien obligé de boire du vin. Il sortit une bouteille de rouge du placard mais ses mains tremblaient tellement qu'il ne parvint pas à entamer le liège, alors il balança le tire-bouchon contre le mur et resta cramponné au comptoir jusqu'à la fin de sa crise.

Lorsque la panique relâcha enfin son étau, il tituba jusqu'au canapé et s'y laissa tomber. Il avait oublié à quel point il se sentait vidé, éviscéré après ces attaques. Il s'allongea en position fœtale et quelques larmes suintèrent au coin de ses yeux.

Plus tard, transi, courbatu et terriblement sobre, il alla se coucher.

Il rêva qu'il préparait le petit-déjeuner, dans sa maison de Sydney. Il voyait les bols de céréales disposés devant lui sur le plan de travail. Au mur, la

pendule tictaquait, égrenant le temps. Jilly et Isabel dormaient encore.

Debout près de l'évier, il s'appliqua à découper des fraises, une par une, jusqu'à ce que Jilly apparaisse, les cheveux en bataille. Ils gardèrent tous deux les yeux baissés sur les mains de Lex, qui s'activaient toujours sur les fruits, puis Jilly leva la tête vers la pendule et sursauta en voyant l'heure.

— Il est huit heures, déclara-t-elle.

— Tu lui as donné le biberon à quelle heure ?

Lex s'étonna d'entendre sa propre voix, distante et assourdie, comme s'il se trouvait loin de là.

— Je ne sais pas. Deux heures, peut-être.

Tandis que Jilly disparaissait dans le couloir pour aller réveiller Isabel, Lex posa son couteau. Il entendit le plancher grincer. Il consulta l'heure et vit les numéros onduler comme si la pendule était sous l'eau. La trotteuse n'avait pas l'air de bouger et les pas de Jilly étaient trop lents. Il avait beau vouloir qu'elle arrive vite à la chambre d'Isabel, il avait l'impression qu'elle n'y parviendrait jamais et l'aiguille des secondes restait immobile.

Un silence, puis la voix de Jilly, étranglée, paniquée.

— Lex. Elle ne respire plus.

Les morceaux de fraises dégringolèrent dans l'évier, d'abord un par un, puis dans une vague écarlate qui remplit l'évier et déborda sur le sol.

— Lex.

Les jambes en plomb, il voulut courir dans le couloir. Le tic-tac de la pendule devenu le battement de son cœur, il courut, courut. Mais le couloir n'en

finissait pas, il lui semblait qu'il n'en verrait jamais le bout, qu'il n'arriverait jamais à la chambre d'Isabel.

Il s'y retrouva tout à coup, tentant vainement d'ouvrir les rideaux.

— Dépêche-toi, le pressa Jilly.

Son pouls martelait dans sa gorge. Soudain, il se pencha sur le berceau.

Les traits d'Isabel étaient détendus. Sa bouche, ouverte, ses lèvres bleues, comme du plastique. Il la souleva, lui ôta sa gigoteuse – tout allait très vite, à présent. Il la reposa sur le lit. Elle était immobile et froide. Les membres inertes et lâches.

— Appelle une ambulance, dit-il.

Il respirait bruyamment et sa voix était étrange, comme si quelqu'un d'autre parlait. Quelqu'un d'éloigné, muni d'un mégaphone.

Il approcha sa bouche du visage d'Isabel et souffla. Deux fois, doucement. Deux minuscules goulées d'air. Pour ne pas lui déchirer les poumons. Il regarda sa poitrine monter et descendre, et son cœur cogna dans ses oreilles. Deux de ses doigts se posèrent sur le sternum d'Isabel. Il pratiqua une série de compressions thoraciques. Devait-il en faire dix ou quinze ? Il compta, appuya, souffla, compta, appuya, souffla. Elle aurait pu être un mannequin d'entraînement dans un stage de premiers secours.

Elle ouvrit soudain grands les yeux, ses yeux noirs et profonds comme des puits, et observa ses efforts. Elle avait froid, si froid. Et ses lèvres étaient bleues et flasques. La panique le gagna. Pourquoi le fixait-elle ? Pourquoi ne respirait-elle pas ? Il ne lui prit pas le pouls.

Il entendit alors la sirène. L'ambulance arrivait enfin. Trop tôt ou trop tard ? Dans une minute, on lui confirmerait ce qu'il savait déjà.

Ils entrèrent et l'écartèrent. Leurs mains, douces et fermes, sur Isabel, son bébé, la palpant, la touchant. Des mains qui glissaient, s'enroulaient, descendaient, examinaient. Des mains qui paraissaient partout. Il voulait les interrompre. Que faisaient-ils ?

— Continuez à la réanimer, les implora-t-il pourtant. Ne vous arrêtez pas.

Ils le dévisagèrent, la vérité nue dans leurs yeux. Cette vérité, il l'avait déjà sentie sur les lèvres froides d'Isabel. Son cœur la lui avait déjà révélée.

Pourquoi est-ce que tout le monde le toisait – les médecins, Jilly, Isabel ? Pensaient-ils tous que c'était sa faute ? Il le devinait à leurs regards accusateurs.

Ce n'est pas moi, voulait-il crier. Pas ma faute. Sauf que sa voix refusait de sortir. Coincée dans sa gorge comme un gros morceau d'argile enterrant ses mots.

Jilly se mit à hurler : des cris étouffés, résonnant comme dans un tunnel. Une petite voix lui soufflait de la prendre dans ses bras, mais tout était figé. Jilly ressemblait à un animal, prostrée, rouge, trempée. Elle pleurait, pleurait, et il ne pouvait tendre les bras vers elle. Et il entendait autre chose, une plainte étrange qui n'était pas de ce monde, l'expression d'un désespoir total. Elle venait de lui. Lui aussi, un animal.

Puis Jilly et lui tombèrent dans les bras l'un de l'autre, s'accrochant désespérément comme deux inconnus sur un canot de sauvetage. Se soutenant mutuellement. Un simple soutien physique. Tout était fini.